

# Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Stauffacher, Werner / Cornuz, Jeanlouis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **10 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870968>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Adolf MUSCHG : *Gottfried Keller*, Kindler, Munich, 1977, 412 p.

Après une pièce de théâtre étonnante, *Kellers Abend*, où le grand écrivain zurichois joue un rôle de premier plan — quoique pratiquement muet —, Adolf Muschg nous en livre un « portrait littéraire ». Tel est en effet le titre de la série dans laquelle son texte a été publié. Le volume, d'allure moyenne, semble en suivre le style général: table synoptique sur les pages intérieures du couvercle, illustration abondante qui s'insère par grands blocs entre les chapitres et s'organise autour des thèmes suivants: « Frauenbilder » (de la mère à la sœur, en passant par les amies), « Randzeichnungen Gottfried Kellers » (où apparaissent les talents du dessinateur, mais surtout ses obsessions, jusqu'aux pages du procès-verbal du Conseil d'Etat zurichois dont Keller était le secrétaire), « Männer und Freunde » (en commençant par la figure du père), enfin « Keller-Portraits » ; le tout (140 pages sur 412) truffé de citations et d'informations biographiques (sommaires). Enfin une série d'index divers : illustrations et citations utilisées, bibliographie (sommaire), œuvres et personnes citées.

Quant au texte proprement dit (environ 250 pages), personne ne s'attendra, de la part d'Adolf Muschg, à une étude « germanistique » sagement menée selon les règles de l'art, à une monographie de plus sur un auteur célèbre dont la vie et l'œuvre ont déjà été explorées par de nombreux savants. Nous avons affaire à une investigation très personnelle, fruit révélateur du dialogue intime et intense d'un auteur avec un autre. Au demeurant, la clef de l'interprète ne fait pas de doute : psychanalyse et marxisme s'y combinent selon une recette déjà bien rodée. L'analyse s'articule sur la notion à double face — en allemand du moins — de « Schuld », notion dont le champ sémantique s'étend de la métaphysique et de la morale (faute, culpabilité) à l'économie et au droit (dette), de sorte que l'interprète peut sans cesse passer de l'un à l'autre de ces domaines, jonglant avec les significations ambiguës. L'ordonnance même des chapitres en témoigne. Dans le premier (« Schuld I. Der kleine Gottfried »), Muschg nous introduit dans ce qu'est pour lui la situation psychologique fondamentale de Gottfried Keller: perte du père, mais surtout second mariage, inconvenant, de la mère, stature physique anormalement petite (peut-être partiellement psychogène ?), fixation réciproque de la mère et du fils. Dans le second (« Schuld II. Die grosse Frau Welt »), il nous en montre les conséquences sur le plan des relations féminines, presque toutes marquées par une inhibition profonde qui se retrouve, métamorphosée, dans l'œuvre, jusque dans ses contraires. Le troisième chapitre (« Schulden : Oekonomie und Buchführung ») place l'existence de Gottfried Keller dans le contexte de la société suisse du 19<sup>e</sup> siècle, marquée par le jeune capitalisme industriel. Face à cette société, l'artiste se sent fondamentalement « redevable », au-delà même de ses dettes matérielles. Le quatrième (« Schuldigkeit : Der Staat des Schreibers ») décrit la relation difficile entre l'écrivain et l'état démocratique, sa position complexe pendant ses années de magistrature, mais aussi sa désillusion

finale, dans « Martin Salander », désillusion qu'il ne parvient plus à maîtriser intégralement dans l'œuvre. Le dernier chapitre dont le titre (« Vom Grauen und Grünen ») semble prendre quelque distance par rapport au thème principal, le poursuit néanmoins, dans l'horizon de la mort et de la vie, entre lesquelles s'établit un rapport dialectique, de telle sorte que l'œuvre de Keller se situerait de plus en plus nettement devant ce que Muschg appelle une « Grundtrauer » (« tristesse fondamentale » ou « fond de tristesse » ?).

Dans l'ensemble, l'analyse sociologique et historique convainc davantage — en dépit du préjugé marxiste — que l'interprétation psychologique. Celle-ci paraît souvent outrée ou du moins unilatérale. La belle symétrie entre le psychologique et le social que Muschg construit sur la notion équivoque de « Schuld » ne semble pas vraiment correspondre au réel. On peut se demander si elle ne s'appuie pas davantage sur le langage que sur les faits et on est curieux de savoir ce que tout cela deviendra en traduction française, par exemple, où les ponts sémantiques font défaut. Le chapitre le plus faible me paraît être le dernier où la clef, psychanalytique et marxiste, n'ouvre pas beaucoup de portes, face au problème de la mort. Par ailleurs, l'analyse du symbolisme des couleurs que Muschg fait intervenir ici, à défaut de mieux, ne permet pas d'aller très loin, d'autant plus que la symétrie entre le vert et le gris — couleurs du père et de la mère, de la vie et de la mort — ne prend pas vraiment forme. L'auteur paraît lui-même embarrassé et le lecteur a un peu l'impression que le livre finit en queue de poisson.

Dans tous ces développements, bien entendu, l'artiste qu'est Adolf Muschg ne se dément point. Il se révèle dans la profondeur des réflexions théoriques (notamment en ce qui concerne la relation entre la vie et l'œuvre) et dans la virtuosité des formules qui trahissent un esprit rapide, épris de raccourcis et de combinaisons suggestives. Toutefois, si le livre, pour cette raison, intéresse d'un bout à l'autre, on ne peut s'empêcher de se demander, en cours de route, pour qui, finalement, il est écrit. L'allure générale du volume, ses illustrations et ses informations, plus évocatrices que satisfaisantes, semblent viser un public plus vaste, habitué peut-être davantage à feuilleter un livre qu'à le lire. Le texte principal, par contre, ne se survole pas, il se déchiffre. Tout germaniste que je suis, connaissant assez bien Gottfried Keller, je ne suis pas parvenu à saisir d'un seul coup le sens d'un tiers au moins des phrases; de nombreux passages me sont même restés plus ou moins obscurs après la seconde et la troisième tentatives.

Avec cela, on peut regretter que l'éditeur ait été aussi pressé. Le texte n'a pas été revu avec suffisamment de soin, puisqu'on note en passant, sans contrôle systématique, des négligences typographiques, des citations inexactes, des informations biographiques incorrectes, dont certaines frappent par leur absurdité (ainsi, à la page 202, il est dit que Follen a vécu pauvrement à Berne, après 1855, alors que cette date est celle de sa mort, indiquée correctement quelques lignes plus haut).

Werner Stauffacher.

Irène TIEDER : *Michelet et Luther — Histoire d'une rencontre*, Etudes de Littérature étrangère et comparée, Didier, Paris, 1976, 208 p.

Depuis quelques années, l'intérêt pour l'historien de la Révolution française et de l'*Histoire de France* — mais aussi pour telle œuvre un peu négligée jusqu'ici, comme *La Sorcière* — est très grand. Ceci est dû principalement aux travaux de Paul Viallaneix, professeur à Clermont-Ferrand (édition du *Journal* (1828-1860) à la NRF ; édition critique des *Œuvres complètes* chez Flammarion, en cours de parution) et de Claude Digeon (édition du *Journal* (1860-1874), NRF 1976).

Voici qu'à son tour, un livre assez secondaire, comme ces *Mémoires de Luther écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet* (1835), retient l'attention de la critique: ce livre, qui n'avait plus été réédité depuis la fin du siècle passé (*Œuvres complètes* en 40 volumes chez Flammarion), reparait en 1974 au Mercure de France, présenté et préfacé de remarquable façon par Claude Mettra (responsable en son temps de l'*Histoire de France* parue aux éditions Rencontre); reparait encore dans l'édition des *Œuvres complètes* assumée par Paul Viallaneix ; suscite enfin une thèse d'Irène Tieder, agrégée de l'Université.

Disons tout de suite que ce *Michelet et Luther* est une étude fort minutieuse et bien faite consacrée premièrement aux « voies de Michelet vers Luther » ; deuxièmement aux « Mémoires de Luther » parus en 1835 ; et troisièmement à Luther « dans l'œuvre de Michelet après 1835 », et plus particulièrement dans le volume de l'*Histoire de France* consacré à la Réforme, qui date de 1855. Disons aussi que les *Mémoires de Luther* sont loin d'être l'œuvre majeure de Michelet ! Emportée par son sujet, Irène Tieder croit pouvoir juger (p. 61) que « le regroupement des textes (Michelet a écrit une sorte de *Luther par lui-même*), l'effort de classification sont admirables », tout en reconnaissant (p. 65) qu'il « ne suit aucun ordre chronologique », qu'il « est parfois extrêmement vague » et que « les erreurs de date ne sont pas rares non plus »... A mon sens, la cause est entendue: les *Mémoires* sont un livre, certes, et comme tout ce qu'écrit Michelet, passionnant, mais si j'ose dite « mal fichu », confus et probablement bâclé. (Par exemple, la note 2 de la page 160 (édition Mettra) où Michelet cite tour à tour un texte de Luther de 1525, un autre d'octobre 1527, un troisième de mai 1527, un quatrième de mars 1523, un cinquième de 1521, un sixième de 1528 et un dernier de 1529 — le tout pour illustrer l'attitude de Luther en face du mariage et de la famille !)

Pourquoi alors s'attacher à cette œuvre plus particulièrement ? C'est que les *Mémoires* posent un problème intéressant : comment l'historien du Peuple et de la Démocratie, comment le penseur qui croit très fermement au libre-arbitre et professe que l'homme « est son propre Prométhée », a-t-il pu s'enthousiasmer pour un homme qui croyait quant à lui à la toute-puissance de la grâce, parlait du « serf-arbitre » et a commis un *factum* atroce — « Contre les bandes pillardes et meurtrières des paysans » — dont Irène Tieder dit très bien que c'est un « horrible appel au meurtre » (que Michelet, d'ailleurs, passe sous silence et ne cite même pas) ? Claude Mettra, dans sa préface, suggère que l'un et l'autre sont hantés par les puissances irrationnelles (celles de l'inconscient), dont ils ne savent pas trop s'il faut les réprimer ou les encourager — le diable pour l'un, la sorcière pour l'autre. Irène Tieder met l'accent sur « l'homme complet, de pensée et d'action » que Michelet a cru trouver en Luther ; celui qui a restauré, ou mieux : *instauré* la famille ; qui a su parler la langue du peuple (ce que Michelet se désolait de ne pouvoir faire) ; qui a su redonner à ce peuple la *joie*, qui lui a

appris à chanter — et notamment cette « Marseillaise de la Réforme » qu'est *Eine feste Burg ist unser Gott*.

Je ferais quelques réserves :

— En ce qui concerne l'information, il me semble qu'il aurait valu la peine, pour éclairer la position théologique de Luther, et par contre-coup la pensée de Michelet, d'examiner l'*Erasme* de Stefan Zweig (non cité). De même, à propos de Münzer, que l'auteur nous présente comme un illuminé « dont nous ne savons pas grand-chose », le livre que lui a consacré notre compatriote Maurice Pianzola aurait pu fournir d'utiles lumières. Enfin, ne faudrait-il pas mieux situer les *Mémoires* dans le courant d'idées des années 1830 ? *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais, paraît en 1834, juste après les *Affaires de Rome*, qui consomment la rupture avec l'Eglise, et un an avant le *Luther* de Michelet...

— Par ailleurs, si malgré l'admiration dont il témoigne, les *Mémoires* sont en fin de compte un livre cruel pour le réformateur, au moins aux yeux du lecteur d'aujourd'hui (fanatique borné, « intégriste », étroit, gravement compromis avec le pouvoir temporel...), le *Michelet et Luther* d'Irène Tieder (et là aussi, en dépit de l'admiration qu'il professe) est cruel pour Michelet ! D'une part, marquée par Roland Barthes, et par la manière contemporaine d'aborder les écrivains du passé sous l'angle de la psychanalyse, elle croit pouvoir expliquer l'attirance de l'historien pour le réformateur par le fait que l'un retrouvait chez l'autre ses propres hantises — la tentation de la chair ! Et de citer (p. 74) les amours ancillaires de Michelet pour « Rustica » et pour « Barbara ». Mais les *Mémoires* sont de 1835, et Rustica et Barbara ne surviennent que cinq ans plus tard, après la mort de sa femme en 1839. D'autres part Irène Tieder a, me semble-t-il, tendance à exagérer la part d'admiration que Michelet voue à son héros: en 1855 notamment, « l'admiration de Michelet pour Luther (serait) sans faille » (p. 174). Ajoutant cependant (avec une honnêteté qu'il faut admirer) qu'il « montre encore une fois que dans le domaine politique, Luther ne comprit rien ». Que « sa clairvoyance fut aussi nulle dans la question d'Orient que dans celle des paysans » (p. 180). Et de le citer : « Luther, sur ce terrain, comme sur celui des paysans allemands, ne voit rien, n'entend rien; son génie l'abandonne... » (*Histoire de France*, Livre II, chap. XV).

N'en reste pas moins une étude précieuse, qui a sa place à côté de la thèse de Mary Elisabeth Johnson, *Michelet et le christianisme* (soutenue à la Sorbonne en 1951 - Nizet 1955) et du livre de Jean Gaulmier, *Michelet* (« Les écrivains devant Dieu », Desclée de Brouwer 1968).

Jeanlouis Cornuz.



